

On jouait le *Barbier de Séville*, j'eus l'occasion d'applaudir fréquemment Galli, qui se montra bouffe excellent dans le rôle du tuteur; madame Albini chanta d'une manière ravissante le rôle de Rosine. Cette cantatrice célèbre a une voix d'une fraîcheur délicieuse.

Je retrouvai là plusieurs Français que j'avais connus à Mexico, et qui, expulsés par le décret qui concernait nos compatriotes, partis de la Vera-Cruz la veille du jour où je quittai cette rade, étaient arrivés au mouillage de la Havane quelques heures après nous; je revis avec joie l'excellent docteur Plane, qui nous avait donné une si douce hospitalité à Mexico, lorsque j'y allai avec M. le commandant Leray; tous m'accablèrent de questions sur un fait qui circulait dans la ville, et dont la médisance s'était emparée; on accusait les officiers français, attachés à l'escadre du Mexique, d'avoir volontairement fait périr le trois-mâts espagnol la *Grande Antilla*, ainsi qu'un autre brig; cette atrocité m'étonna, une imputation aussi affreuse ne devait pas être faite avec une aussi coupable légèreté; la perte de ces deux navires n'était malheureusement que trop certaine, mais je connaissais les détails de ce sinistre et je m'empressai de justifier nos marins; voici le fait :

Le 3 janvier, la *Grande Antilla* et l'autre brig se rendaient au mouillage de la Vera-Cruz, et entraient par la passe de l'O.; le commandant Gourdon, qui commandait cette rade, avait obtenu de l'amiral, pour éviter l'encombrement dans le port de la Vera-Cruz, d'envoyer, soit à l'île Verte, soit à Sacrificios, à Anton-Lizardo même, les navires de commerce qui pourraient arriver. Sitôt qu'il

aperçut la *Grande Antilla* et le brig, il envoya des officiers leur signifier le mouillage qu'ils devaient occuper à leur choix, excepté la Vera-Cruz; ces officiers, pratiques du pays, devaient offrir aux navires de les piloter, mais les capitaines refusèrent leurs offres, disant qu'ils connaissaient le mouillage mieux qu'eux; nos officiers ne durent pas insister, et peu de moments après, les deux navires échouèrent sur le banc de sable de la *Lavandera*; la brise était molle et la mer belle; en peu de temps, des navires français, ainsi que des anglais, on leur envoya toutes les embarcations disponibles pour sauver les marchandises qui arrivèrent sans avarie dans le fort, où elles furent mises en sûreté. Tel est le fait exact; mais à la Havane, on le rapportait autrement: suivant la version qui circulait, les officiers français auraient piloté les navires et les auraient perdus *exprès*, puis ensuite on aurait refusé tout moyen de sauvetage pour les marchandises, et les anglais seuls auraient envoyé des embarcations pour les sauver. On conçoit combien il me fut facile de démentir une supposition aussi odieuse.

Le beau navire à vapeur le *Véloce*, était arrivé quelques jours avant le *Lapérouse* à la Havane; ce superbe échantillon de notre marine à vapeur était commandé par M. Béchameil, capitaine de corvette, qui s'est fait un nom dans la marine par plusieurs inventions utiles, entre autres le stoppeur qui porte son nom; cet immense navire était gréé d'après un système entièrement neuf et dont le commandant Béchameil est l'inventeur; destiné à aller également à la voile et à la vapeur, le *Véloce* avait rempli avec succès sa double destination, et une traversée très-

courte de Rochefort à la Havane (29 jours), avait prouvé l'avantage du système du commandant Béchameil; porteur d'ordres et de dépêches pour l'amiral Baudin, on aurait difficilement trouvé un moyen plus prompt pour les lui faire parvenir; malheureusement, le soir même de son arrivée en rade de la Havane, le feu se déclara à bord dans les soutes au charbon; malgré la promptitude des secours, les avaries étaient graves, vingt-deux pieds du bordage intérieur et quelques membrures furent la proie des flammes; ce navire ne put exécuter sa mission, et le *Saumon*, transport de l'État, se rendant à la Vera-Cruz, dut se charger des dépêches pour les faire parvenir à l'amiral Baudin. La plus grande activité régna pour les réparations des avaries, et peu de temps après, le *Véloce* fut en état de reprendre la mer.

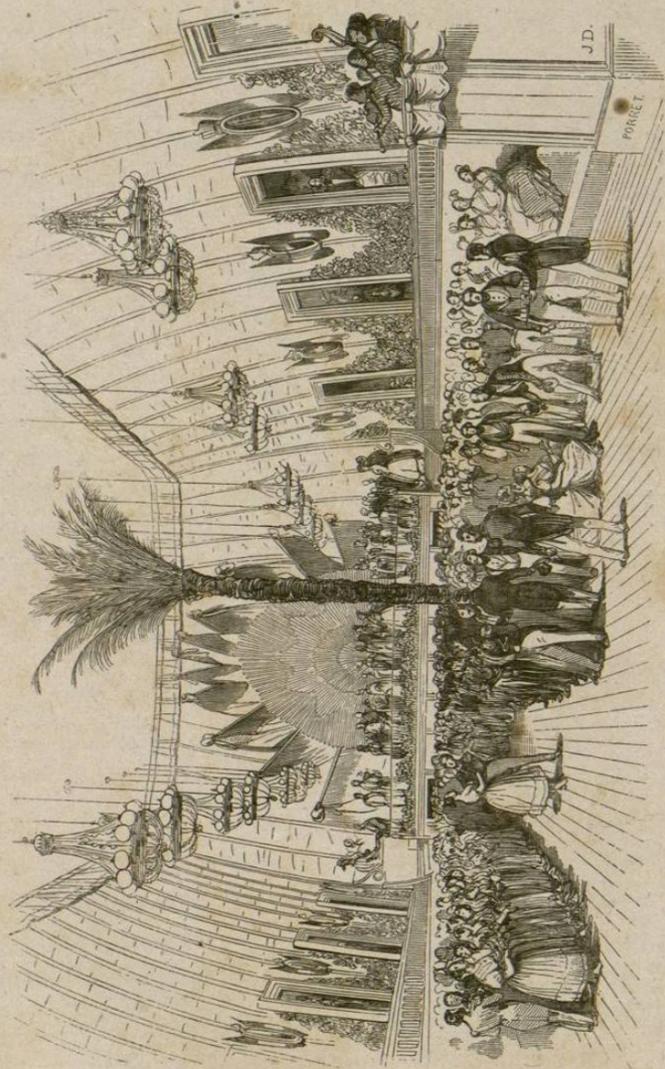
Le lendemain de mon arrivée, je fus embarqué à bord de l'*Iphigénie*; déjà de grands préparatifs étaient faits, et une vaste tente recouvrait le pont de la frégate, les caronades avaient été démontées et les affûts portés à terre; rangées le long de la muraille, elles permettaient d'établir, à la place qu'elles occupaient naguère, une banquette élevée sur un socle qui faisait le tour de l'espace compris entre le mât d'artimon et le grand mât. Le cabestan avait été démonté, et la place des panneaux, servant à donner du jour dans la batterie, était seulement reconnaissable par les divans qui servaient à la recouvrir; douze jours seulement furent employés à ces immenses préparatifs qui s'exécutèrent avec les moyens que la marine sait employer si ingénieusement; la tente, recouverte en dedans d'une étoffe blanche, était ornée, de distance



BAL A BORD DE L'IPHIGÉNIE.

courte l'usage de la machine à vapeur  
 l'avant le système du commandant de la  
 teur d'ordre et de dépêches. L'usage de la machine  
 aurait évidemment trouvé un moyen plus prompt pour  
 les lui faire parvenir, mais le commandant, à son retour de  
 son arrivée au rade de la Havane, le feu se déclara à  
 bord dans les mâtures et chébois, malgré la promptitude  
 des secours qui furent envoyés, vingt-deux personnes  
 du bord furent tuées et quelques membrures furent  
 projetées dans la mer. Le commandant ne put exécuter sa mission  
 et le *Sauvegarde*, qui était à l'Etat, se rendit à la Havane  
 Cruz, duquel on tira les canons pour faire partir  
 à l'amiral. Les réparations furent faites et le bâtiment  
 fut en état de reprendre sa route.

Le lendemain de mon départ, je fus obligé de quitter  
 de l'*Iphigénie*, deux dangers se présentaient à bord, d'abord  
 et une voile se détacha du pont de la machine, les  
 ronades furent envoyées et les mâts parties en trois,  
 rangées de la machine, elles permettaient d'établir  
 à la place où elles se trouvaient naguère, une banquette élevée  
 sur un socle qui faisait le tour de l'espace compris  
 entre le radeau et le grand mat. Le cabestan avait  
 été démonté et les mâts, se tenant à distance  
 du jour et de la nuit, les canons furent tirés  
 par les drapeaux, les canons furent tirés  
 seulement par les drapeaux, les canons furent tirés  
 qui s'exécutèrent par les drapeaux, les canons furent tirés  
 employer dedans d'abord, les canons furent tirés, de distance



BAL A BORD DE L'IPHIGÉNIE.

en distance, de bandes d'un rouge vif, pareil à celui de l'étoffe qui servait à recouvrir les banquettes; le bastingage était métamorphosé en un jardin dans lequel les fleurs les plus rares s'épanouissaient; d'énormes glaces réfléchissant la lumière, augmentaient la magie du spectacle; dans l'espace comprise entre elles, le chiffre du roi des Français et celui de la reine d'Espagne, alternativement placés, et ombragés des pavillons des deux nations, étaient comme un symbole de l'alliance des deux pays. La dunette, également entourée d'une banquette circulaire, était surmontée à l'arrière d'un faisceau composé des pavillons des nations amies ou alliées de la France et de toutes les armes offensives employées dans la marine. Une profusion extrême de lustres éclairait abondamment cette salle immense; personne n'aurait pu se croire à bord d'un navire; le mât d'artimon et le grand mâ, les seuls qui se trouvassent dans l'enceinte de la salle, avaient été déguisés de la manière la plus ingénieuse; entourés de guirlandes de feuillage, le sommet était couronné d'immenses branches de palmier, et, à les voir ainsi parés, on aurait cru qu'on avait transporté dans la salle du bal une des admirables productions de ces climats.

Un vaste escalier avait été dressé du côté d'honneur (tribord), pour recevoir les invités; cet escalier, richement tapissé, aboutissait par le bas dans un chaland<sup>1</sup>, et au sommet, au-dessus du bastingage, au pied de l'escalier, de chaque côté, un beau palmiste ornait l'espèce de

<sup>1</sup> Bateau plat destiné au transport des marchandises dans les ports.

pallier sur lequel débarquaient les invités. Tout avait été prévu, les soins les plus minutieux avaient été pris pour que le moindre accident ne vînt pas troubler le plaisir de la fête.

Ce fut le 28 janvier, deux mois après la reddition de Saint-Jean d'Ulúa, qu'eut lieu la fête offerte par le prince de Joinville aux dames de la Havane; on craignait que la marine anglaise ne fût représentée que par peu d'officiers de ce pays; il n'y avait qu'une goëlette de cette nation sur rade; mais le 26, arrivèrent les deux vaisseaux anglais, le *Cornwallis* et l'*Edimburgh*, qui avaient quitté la Vera-Cruz depuis la détermination de l'amiral Baudin, et leurs nombreux états-majors furent invités.

La rade était sillonnée par les canots qui allaient aux différents embarcadères chercher les invités; le temps était magnifique, la lune dans tout son éclat; la *Créole*, illuminée aux couleurs nationales, brillait comme un riche joyau; lorsqu'une des autorités de la ville arrivait à bord de la frégate, un signal avertissait la corvette qui aussitôt faisait un salut militaire du nombre de coups de canon qui revenait à chaque autorité selon son grade; de nombreux spectateurs se tenaient sur les quais et sur les places d'où l'on pouvait apercevoir ce magique spectacle.

Quiconque serait entré, sans être prévenu du lieu où il était conduit, sur l'*Iphigénie*, n'aurait pas reconnu à ces lustres, à ces fleurs, à ce bal enivrant, la frégate qui, deux mois avant, était noire de poudre et de fumée et qui avait, avant cela, vu périr une partie de son équipage et de son état-major. Les souvenirs de mort et de combat étaient oubliés et les invités ne songeaient qu'à répondre aux attentions dont ils étaient comblés.

Il y avait environ cinq cents invités, les dames formaient un tiers de ce nombre.

Le prince de Joinville faisait les honneurs du bal avec beaucoup de grâce, aidé par les officiers français qui tous s'empressaient de soutenir notre antique réputation de galanterie; l'orchestre (composé en entier de noirs), faisait retentir l'air des chants les plus gais; le chef d'orchestre (nègre lui-même), avait composé, pour la circonstance, une contredanse qu'il avait intitulée facétieusement l'*Iphigénie en Mexique*; les danses se succédaient sans interruption; à deux heures du matin, à un signal donné, les divans qui recouvraient les panneaux furent enlevés, et les officiers, offrant la main aux dames, les conduisirent dans la batterie où un souper splendide avait été préparé<sup>1</sup>.

Le spectacle que présentait la salle du festin était encore plus magique que celui du bal; les canons avaient été laissés à leur place, et deux cents dames purent cependant s'asseoir à l'aise à une table qui régnait tout autour de la batterie, depuis la cloison de la chambre du conseil jusque sur l'avant, splendidement couverte de magnifiques cristaux et de porcelaines rares, tout ce que le raffinement du luxe pouvait imaginer s'y trouvait avec profusion; un éclairage habilement distribué permettait de voir tout l'ensemble de cette scène dont les habitants de la Havane garderont longtemps le souvenir.

<sup>1</sup> Chaque dame, en entrant, recevait un bouquet dans un porte-bouquet en vermeil, fait exprès pour le bal et portant le chiffre du prince de Joinville.

Le brig le *Laurier* avait été remorqué près de l'*Iphigénie*, et pendant le souper, la musique d'un des régiments en garnison à la Havane, placée à bord de ce navire, faisait entendre les harmonies les plus séduisantes, pour que rien ne manquât à la magie de cette belle fête.

A quatre heures, les dames les plus à la mode de la Havane ayant donné, par leur retraite, le signal du départ, en peu de temps le bal fut désert et il ne nous resta de cette fête que les plus agréables souvenirs.

Mais la fête n'était pas finie pour tout le monde, elle commençait pour les braves marins de l'escadre que l'on avait conservés à bord<sup>1</sup>; à peine le dernier canot qui avait été reconduire les invités à terre fut-il revenu à bord, que l'on engagea les matelots à s'asseoir à la place naguère occupée par la dentelle et le satin. Jamais je n'ai vu de spectacle plus curieux que celui de ces 400 hommes envahissant cette table chargée des objets les plus précieux, c'était plaisir de voir disparaître les mets les plus fins et les plus savoureux, le bordeaux et le champagne leur furent servis en abondance, et cependant, chose remarquable, rien, absolument rien, ne fut cassé; nos marins, avec leurs mains calleuses et rudes, habituées à manier l'aviron ou le canon, se montrèrent gens de bonne compagnie, et la table, sauf la quantité des mets, était aussi bien ordonnée quand enfin ils eurent terminé leur repas que lorsque les belles Havanaises avaient cédé leurs places à nos matelots.

<sup>1</sup> Pour éviter l'encombrement, une partie de l'équipage de l'*Iphigénie* avait été transbordé sur les différents navires français qui se trouvaient en rade.

La *Créole* ne pouvait prolonger plus longtemps son séjour à la Havane; pendant le mois qui venait de s'écouler, elle avait fait de fréquentes sorties pour aller évoluer au large; ces excursions garantissaient l'équipage du contact prolongé de la ville; elles entretenaient une activité salubre, et furent pour les navires étrangers, témoins de ces appareillages, le sujet d'éloges que justifiaient le coup d'œil du commandant et la précision jointe à la rapidité des manœuvres; mais le terme fixé par l'amiral Baudin pour attendre ses ordres dans le cas où la présence de la *Créole* eût été encore nécessaire dans le golfe du Mexique, était expiré.

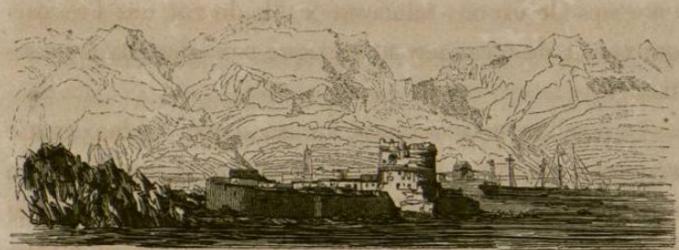
Le prince de Joinville dut retourner en France; le *Vélocé* devait appareiller pour la même destination, en visitant sur sa route quelques ports des Etats-Unis; pour accélérer le retour de la *Créole*, le commandant Bécha-meil proposa de remorquer cette corvette jusqu'au canal de Bahama; cette offre, qui ne changeait pas la route du *Vélocé*, fut acceptée, et le départ fut fixé au 30 janvier.

Vers le soir de ce jour, la *Créole* et le *Du Petit-Thouars* appareillèrent; la brise était molle, mais le *Vélocé* vint en aide à la corvette et au brig; sans qu'aucune voile fût déployée, la puissance de la vapeur suffit pour faire marcher ces trois navires amarrés à la suite l'un de l'autre, et qui semblaient mus par un moyen magique.

Lorsque la *Créole* passa auprès de la frégate espagnole la *Esperanza*, sur laquelle flottait le pavillon de l'amiral qui commandait la rade de la Havane, cette frégate déploya, à l'extrémité de son grand mât, l'étendard royal de France, tout l'équipage monta sur les vergues et vingt et

un coups de canons saluèrent le fils du roi des Français qui venait de terminer au Mexique son glorieux apprentissage.

Le pavillon espagnol hissé au grand mât de la corvette répondit à la courtoisie de la *Esperanza*; un salut d'un nombre égal de coups de canon annonça aux habitants de la Havane que la *Créole* lui faisait ses adieux et qu'elle quittait à regret une rade amie.



#### CHAPITRE XVII.

Retour.

Une des plus riches possessions des États européens dans le Nouveau-Monde est, sans contredit, l'île de Cuba; le sucre, le café et le tabac, ces précieuses denrées dont le transport en Europe emploie tant de navires et forme tant de matelots, croissent dans cette île avec une prodigieuse abondance; le tabac surtout forme le revenu le plus clair et le plus à l'abri des découvertes que l'on pourrait faire en Europe; on a pu extraire la matière saccharine d'autres plantes que de la canne à sucre; quelques imitations ont pu, pendant peu de temps, il est vrai, remplacer